Conclusion

Kawkab al-Sharq, 1933

Quant au discours d'ouverture, il fut lu par qui le lut, et entendu par qui l'entendit parmi les gens, le jour où s'ouvrit la session parlementaire à la fin de l'année dernière, lorsque le président du Conseil prononça le Discours du Trône, et les gens y virent de nombreuses promesses.

Quant au discours de clôture, il fut entendu par qui l'entendit, et lu par qui le lut, et vu par qui le vit, hier et aujourd'hui, dans ces discours, courts et longs, prononcés à la Chambre des députés et au Sénat. Il y a là un constat, mais nulle promesse; il y a des espérances que les sénateurs, les députés et les ministres souhaitent voir se réaliser, mais l'accomplissement des espérances n'appartient qu'à Dieu seul. Dieu seul a le pouvoir de poursuivre et d'accomplir ce qu'Il a décrété, quoi que disent les hommes, quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils espèrent, quoi qu'ils souhaitent.

Or ce discours de clôture par lequel s'est achevée hier la session ne manque pas de matière à réflexion, et éveille dans les âmes des leçons et des avertissements dont les sages feraient bien de tirer profit, et dont les esprits perspicaces feraient bien de se souvenir.

Car la substance de ce discours de clôture est faite de remerciements et de louanges, d'éloges et de compliments. Chaque personne au Parlement remercie et est remerciée; chaque personne au Parlement dispense la louange et la reçoit.

Le président de la Chambre des députés commence, comme il se doit, par la louange de Dieu Tout-Puissant et Sa glorification; puis il répand un bouquet de fleurs qui inonde ministres et députés tous ensemble; puis il revient, après cette vue d'ensemble, aux détails, louant les ministres et les célébrant, remerciant les députés et les vantant, sans oublier les fonctionnaires du secrétariat de la Chambre.

À peine le président a-t-il fini que les députés emboîtent le pas: eux aussi louent et célèbrent, eux aussi remercient et vantent. Puis le président du Conseil répond au nom du gouvernement, rendant l'éloge par l'éloge, et le compliment par le compliment.

La même chose se produit au Sénat; et ainsi les ministres, les députés et les sénateurs ont-ils bu tout leur soûl de louanges, petites et

grandes, jusqu'à être désaltérés d'une gorgée après laquelle ils n'auront plus soif jusqu'à la fin de l'été.

Combien nous aurions aimé voir les coupes et les calices de louange offerts aux ministres, aux députés et aux sénateurs par d'autres qu'eux-mêmes—voir le peuple, dans ses individus et dans ses foules, les louer, plutôt que de les voir se louer les uns les autres, et s'offrir mutuellement ces bouquets arrangés de compliments et d'éloges. Mais le vieux proverbe ne se trompait pas quand il disait:

Rien ne gratte ta peau comme ton propre ongle—
prends donc en main, toi-même, toutes tes affaires.

Si le peuple, de bon gré ou par simple docilité, a manqué à ce qui est dû aux ministres, aux députés et aux sénateurs, il est juste que ces messieurs ne manquent pas à ce qui leur est dû à eux-mêmes. Et si le peuple, content ou récalcitrant, s'est montré avare envers les ministres, les députés et les sénateurs en estime, en gratitude et en reconnaissance, il est juste qu'ils s'estiment eux-mêmes, se remercient eux-mêmes, et s'accordent à eux-mêmes cette reconnaissance. Et c'est ce qu'ils ont fait, atteignant hier ce qu'ils voulaient, et plus encore que ce qu'ils voulaient. Quelles que soient nos critiques à leur égard, quels que soient nos griefs, nous ne saurions les décrire comme ayant manqué hier à ce qui leur était dû à eux-mêmes, ni comme ayant été avares envers eux-mêmes en exaltation et en glorification, en salutation et en estime.

Quant au peuple, il se trouve entre deux possibilités: soit il est ingrat envers la faveur, négateur de la bonté, injuste envers ceux qui lui font du bien, avare envers ceux qui le comblent de faveurs et l'inondent de bienfaits—et il accueille alors le discours de clôture avec la même froideur qu'il avait accueilli le discours d'ouverture, sans louange, sans compliment, sans remerciement, sans éloge;

soit il a le sens émoussé, le sentiment endormi, si bien que la bonté lui parvient de toutes parts sans qu'il la perçoive ni la ressente, et que le bienfait le submerge jusqu'aux oreilles sans qu'il sente ce flot dévastateur de bénédictions qui a bien failli l'emporter tout entier. Et sa langue en est donc liée, incapable de louange et de remerciement, ses mains enchâinées, incapables d'applaudir, et des nuées d'obscurité et de tristesse se sont installées sur son visage, comme s'il était malheureux alors qu'il est en réalité heureux, comme s'il était affligé et blessé alors qu'il est en réalité joyeux et ravi, comme s'il était désespéré et sans

espoir alors que son cœur est en réalité empli d’espoir et débordant d’attente.

Pour l’un ou l’autre de ces deux défauts—ou pour les deux à la fois—le peuple était froid le jour où s’ouvrit la session, et le peuple était froid le jour où se clôtura la session.

Et que penser d’un peuple chez qui se rejoignent à la fois l’ingratitude filiale et l’émoussement du sens? Un tel peuple mérite véritablement ce qui lui arrive, il mérite d’être le jouet des événements—peut-être ceux-ci lui enseigneront-ils la gratitude envers ceux qui lui font du bien, et peut-être le tireront-ils de ce sommeil profond dans lequel il sombre si complètement!

Quoi qu’il en soit, il faut consigner ce phénomène, afin que le peuple le connaisse lorsqu’il se réveillera et reprendra ses esprits: à savoir que le peuple était endormi et insouciant, excédant en sommeil et en négligence, tandis que les ministres, les sénateurs et les députés étaient vigilants et attentifs; et que le peuple poursuivait son sommeil, rêvant d’espoir et d’attente, de bienfait et de prospérité, tout en se plaignant de tristesse, de gêne, de misère et d’adversité—tandis que les ministres, les sénateurs et les députés poursuivaient leur vigilance et leur attention, contemplant les faits tels qu’ils sont réellement, consignant tout ce que l’Égypte a atteint de prospérité et d’abondance, d’avancement et de progrès, de renommée élevée et de rang éminent, et rendant grâce pour tous ces bienfaits à ceux qui les ont conférés, remerciant pour toutes ces faveurs ceux qui les ont accordées—à savoir les ministres, les députés et les sénateurs.

Et que penser d’un peuple à qui l’on rappelle ces millions que le Ministère a alloués, et que les députés et les sénateurs ont approuvés, pour résoudre la crise et en soulager la détresse, et qui ne fait rien de plus que se plaindre de la gêne et de l’étroitesse, évoquer la faim et la privation, la maladie et les épidémies, et affirmer, et insister dans son affirmation, que la crise persiste toujours, demeure pressante, urgente, pesante? N’est-il pas de votre devoir d’informer ce peuple qu’il est endormi et qu’il rêve, et que la vérité, toute la vérité, se trouve dans ce qu’ont dit les ministres, les députés et les sénateurs dans leur discours de clôture hier? Car il n’y a nulle gêne, nulle étroitesse; il n’y a nulle difficulté, nulle crise; ce ne sont là que les rêves de dormeurs qui se sont gorgés de richesse et d’opulence, au point que l’indigestion leur fait croire qu’ils sont affamés et privés de tout!

Oui—et que penser d’un peuple à qui les ministres, les sénateurs et les députés rappellent qu’ils ont alloué sommes sur sommes, et dépensé milliers sur milliers pour l’irrigation et le drainage, pour l’édification des barrages et les travaux préparatoires, et qui ne reconnaît nullement ce mérite, mais se plaint au contraire, et insiste dans sa plainte, et regrette que cet argent eût mieux valu être alloué à autre chose que ce à quoi il fut alloué, et dépensé en autre chose que ce en quoi il fut dépensé? Ce peuple n’est-il pas endormi et insouciant, détourné par le sommeil de ses propres intérêts, distrait par l’insouciance de son propre bien-être, au point de voir toute chose bonne comme laide, et de croire toute chose laide bonne? Certes oui—le peuple s’est entièrement trompé, et les ministres, les sénateurs et les députés ont entièrement raison!

Et que penser d’un peuple à qui les ministres, les sénateurs et les députés rappellent qu’ils lui ont élevé un édifice solidement bâti, harmonieusement proportionné, celui de la culture, imposant l’instruction obligatoire, réformant les statuts de l’université, élargissant l’activité d’al-Azhar—et qui ne reconnaît rien de tout cela, mais cherche au contraire des excuses et trouve à redire, prétendant que l’instruction obligatoire n’a jamais été véritablement étudiée ni examinée, mais fut bâclée à la hâte pour qu’on pût dire que sa loi était promulguée; prétendant que le gouvernement et le Parlement ont déployé l’aile d’al-Azhar bien au-delà du raisonnable, tout en rognant l’aile de l’université jusqu’à ce qu’elle ne puisse plus s’élever dans les airs, et que tout cela fut mené avec une rapidité qu’aucun pays sur terre ne connaît, et une hâte qu’aucune génération d’hommes n’a connue. Et l’idée politique y était plus visible que l’idée technique, au point que les partis politiques d’opposition se sont trouvés contraints d’inscrire à leurs programmes la réforme de l’état de la culture et de l’éducation, et son retour à ce qu’il était, ou à quelque chose de meilleur que ce qu’il était avant cette heureuse ère? N’est-ce pas là la preuve que ce peuple est endormi et rêveur, voyant le bien et le tenant pour un mal, voyant le bienfait et le tenant pour une misère?

Combien ce peuple a besoin d’être pris en main avec quelque violence et quelque rigueur, afin que se redresse son cours tortueux, que s’équilibre son tempérament déviant, et qu’il en vienne à croire ce que disent les ministres, les députés et les sénateurs!..

Mais le cours de ce peuple, qu’on le regrette ou qu’on s’en réjouisse, dans la tristesse ou dans l’allégresse, refuse de s’infléchir devant les pressions de ceux qui le pressent, le raffinement de ceux qui voudraient

le raffiner, et le redressement de ceux qui voudraient le redresser. Il demeurera donc aussi tortueux qu'il est; et le tempérament de ce peuple demeurera aussi déviant qu'il est; le cours ne se redressera pas, le tempérament ne s'équilibrera pas, quoi que disent les ministres, les députés et les sénateurs, et quoi qu'ils fassent.

Combien féroce est la contradiction entre ces deux Égyptes, qui vivent sur une seule et même terre, respirent un seul et même air, et boivent à un seul et même fleuve: l'Égypte officielle et l'Égypte du peuple!

Et quelle plus grande preuve de cette contradiction entre ces deux Égyptes que ceci: que l'Égypte officielle soit agitée par les sentiments de satisfaction et d'indignation qui s'y déchaînent, poussée par les élans d'espoir et de désespoir, dominée par les forces d'activité et de langueur, depuis le jour où fut récité le discours d'ouverture l'année dernière jusqu'au jour où fut récité le discours de clôture hier—sans que rien de tout cela ne trouve le moindre écho dans l'âme de l'Égypte du peuple?

Contradiction féroce, et divorce profond entre ces deux Égyptes; et Dieu seul a le pouvoir de concilier ces deux opposés.